Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 40 (1902)
Heft: 32

Artikel: Economie féminine
Autor: L.D.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-199495

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

40me ANNÉE. — N° 32. FONDÉ PAR LOUIS MONNET ET H. RENOU Samedi 9 août 1902.

CONTEUR VAUDOIS

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à
L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASENSTEIN & VOGLER
Grand-Chêne, 11, Lausanne.
Montreux, Genève, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg, St-Imier, Delémont, Bienne, Bâle, Berne, Zurich, St-Gall, Lucerne, Lugano, Coiré, etc.

Rédaction et abonnements :
BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS, » LAUSANNE
SUISSE : Un an, fr. 4,50; six mois, fr. 2,50.
ÉTRANGER : Un an, fr. 7,20.
Les abonnements datent des 1er janvier, 1er avril, 1er juillet et 1er octobre.
S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES
Canton : 15 cent. — **Suisse :** 20 cent.
Etranger : 25 cent. — **Réclames :** 50 cent.
la ligne ou son espace.
Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Les Alpes sont à tous !

..... et leurs cimes de neige,
Et leurs pics sourcilleux, formidable cortège,
Séculaire berceau.....

A tous, aussi ! Et dire qu'il y a un siècle, elles étaient à peu près inconnues.

Le croirait-on, alors qu'aujourd'hui certaines de nos sommités, et non des plus modestes, sont de vrais boulevards où se coudoient des gens venus des quatre coins du monde. Et cette foule bigarrée, toute surprise de se trouver si haut perchée, pousse des *oh!* pousse des *ah!* aux endroits indiqués dans le *Guide* obligé, comme une troupe de dociles choristes obéissant au bâton du chef d'orchestre.

C'est la mode à présent, le bon ton d'aller là-haut. On s'y soumet avec d'autant plus de docilité qu'une crémaillère vous élève, sans fatigue aucune, jusqu'aux plus hauts sommets. Ah ! s'il fallait s'y rendre à pied, ce serait différent ; le bon ton eût sans doute choisi un autre signe de ralliement.

Eh bien, oui, il y a un siècle à peine, les excursions dans les montagnes étaient un plaisir peu goûté. Les courses alpestres étaient rares et la « vue des montagnes » ne faisait point encore monter le prix des loyers. On trouve encore une preuve de cette indifférence de nos populations pour les beautés de la nature dans la manière dont on bâtissait les maisons, en ce qui concerne leur distribution intérieure. A la rue de Bourg, à Lausanne, par exemple, où plusieurs anciens bâtiments l'attestent encore, les appartements se trouvaient placés sur la rue, tandis que les écuries et remises regardaient le lac.

A la fin du XVIIIe siècle, le doyen P. Bridel, l'auteur du *Conservateur*, rompant avec cette manière de vivre, toute matérielle et monotone, fit de nombreux voyages en Suisse, parcourut nos montagnes, et commença à en faire apprécier le charme à cette classe de gens qui n'avaient d'autres plaisirs que ceux de la ville, et qui croyaient avoir fait de grandes courses, alors qu'ils avaient été danser sur le gazon d'un pré voisin ou fait un pique-nique dans les ombrages d'un bosquet.

On cite, comme une des toutes premières courses alpestres, celle que fit Conrad Gesner, au Pilate, en 1555, « après en avoir, selon l'usage, obtenu la permission du chef de police de Lucerne. »

Cette demande d'autorisation avait pour origine des superstitions fortement accréditées parmi les populations lucernoises. Il fallait, avant de se mettre en route pour le Pilate, promettre de ne point profaner le petit lac qu'on y trouve, soit en y jetant quelque chose, soit en provoquant le mauvais génie qui l'habitait. Les bergers qui séjournaient dans les pâturages voisins prêtaient, chaque année, le serment de n'y conduire aucun étranger et de ne n'en indiquer le chemin à personne. Un huissier allait, tous les ans, intimer ce serment aux montagnards.

L'*Echo des Alpes*, organe des sections romandes du *Club alpin*, a été curieux de noter l'apparition des Alpes dans le domaine littéraire. Un intéressant article de ce journal, paru en 1899, constate que le mot *alpestre* n'apparaît, pour la première fois, que dans la sixième édition du *Dictionnaire de l'Académie*, édition publiée de 1835 à 1842. Dans la septième édition, seulement, se trouve le mot *alpin*.

Le mot *ascension*, dans le sens de « gravir une montagne », n'apparaissait également que dans la septième édition (1877). De même, le mot *altitude*.

La sixième édition consacre le mot *chalet*, et la quatrième, le mot *glacier*. *Glaciaire*, en revanche, ne vient que dans la septième, ainsi que *moraine*.

Les mots : *crête*, *plateau*, *sommet*, *sommité*, dans leur sens relatif à la montagne, ne sont entrés en lice que dans la cinquième édition (1798).

On relève, pour la première fois, les mots : *clubiste*, *transalpin*, *culminant*, *contrefort*, au point de vue de la montagne, s'entend, dans la sixième édition (1835-42).

On pourrait continuer l'énumération, mais cela n'est pas nécessaire pour prouver que la connaissance de la montagne, de ses beautés et de ses particularités est de date relativement récente.

Longtemps dédaignées, les Alpes ont rapidement rattrapé le temps perdu. Elles ont même su si bien se faire apprécier qu'elles provoquent parfois de petits conflits internationaux, plus amusants que dangereux, hâtons-nous de le dire, la diplomatie n'y étant pour rien

Ainsi, ces deux jeunes garçons, qui, tout récemment, du sommet du col de Balme, admiraient le massif du Mont-Blanc.

— Hein ! Paul, dit l'un — un jeune Français — il est à nous le Mont-Blanc ; il est à la France. C'est la plus haute montagne de l'Europe.

— Peuh ! la belle affaire, répartit son compagnon — enfant du canton de Vaud — on en a bien plus que vous. Regarde-voi de l'autre côté, quelle raclée de montagnes. Et puis qu'on ne les voit pas toutes. En pourrait-on faire des Mont-Blanc avec tout ça. D'ailleurs, tu vois, si on vous l'a laissé, le Mont-Blanc, c'est qu'on n'aurait pas su où le mettre. ***

A quoi pensent les femmes ?

Voilà qui est bien difficile à dire.

Le leur demander ? On risquerait fort de se voir éconduire. Ce refus ne serait pas volé, par exemple ; après tout, ce que pensent les dames ne nous regarde pas. C'est égal, il serait bien intéressant de connaître les pensées de ce sexe charmant qui tient, pour le moins, la moitié de notre existence.

Un journal a voulu résoudre la question par les ressources de l'intuition et de la psychologie, et voici, résumé, le résultat de son enquête :

A quatre ans les femmes pensent aux bonbons et aux sucreries.

A sept ans, à leur poupée favorite.

A treize ans, à leur petit cousin.

A dix-huit ans, elles rêvent d'un mariage romantique,

A vingt et un ans, elles entrevoient leur premier bébé.

A trente-cinq ans, elles se désolent de leur premier cheveu blanc.

A quarante ans, elles se lamentent sur leurs rides prématurées.

A cinquante ans, elles se souviennent du passé.

A soixante ans, elles ne s'intéressent plus qu'à leurs petits-enfants.

Economie féminine.

— Tu as là une gentille robe, Jeanne, elle va à la perfection.

— Ça ? mais voyons, tu plaisantes, Amélie, une vieillerie qui date d'au moins trois ans, je n'ai fait que de renouveler les manches devenues rococo et modifier le jupon qui était d'une ampleur ridicule, mais c'est toujours ma vieille robe.

— Vraiment ! eh ! bien, c'est tout comme moi. Tu vois cette robe, n'est-ce pas, tu te souviens peut-être que je l'inaugurai à la soirée de fiançailles de ma sœur ; il y a une éternité de cela. Quand je la jugeai outrageusement démodée, moi, qui m'entends à l'économie, je me suis mise en devoir de la transformer. J'ai pris une couturière à la journée, et, nous avons bûché, oh ! mais bûché, je ne te dis que ça, pendant trois jours, pas moins, et grâce à deux mètres de velours ponceau, à ce bout de blonde noire qui bouillonne au corsage et garnit les manches, me voilà avec une robe *habillée* très convenable. Qu'en penses-tu ?

— Plus que convenable, car elle est tout à fait *chic*, mais c'est égal, ce velours, cette riche dentelle, et les trois journées de façon, ça a dû te faire une somme assez rondelette à débourser.

— Pas du tout, du tout, ma chère ; le velours je l'ai eu presque pour rien sur un banc de soldes à la place de la Riponne, la dentelle je l'avais depuis six mois dans mes réserves... et quant au prix de façon, vois-tu, mademoiselle Pincetaille est si habile et a tant de savoir-faire que c'est tout économie que de l'avoir en journée.

— Ah !... fort bien !... mais, dis-moi, ce chapeau qui te coiffe à ravir, n'a pourtant pas été obtenu par des procédés économiques... c'est bien visible et...

— Ce chapeau ?... c'est toute une histoire... écoute un peu :

L'autre jour, dans un train, une élégante dame, étrangère, je crois, dont les dessous de soie froufroutaient, dont le boléro richement soutaché m'aurait hypnotisée, si le chapeau n'eût pas été un chapeau tout à fait en dehors de l'ordinaire ; oh ! ce chapeau !... un vrai poëme, ma chère ; et ça me tirait l'œil, si fort, si fort qu'aussitôt se gravèrent dans ma mémoire la

forme hardie et coquette, le genre de garniture, l'ensemble du style, enfin.

Tiens!... voilà ce qu'il me faut pour ma saison, me dis-je, et dès le même jour je me mis en campagne pour rassembler les matériaux nécessaires. Malheureusement, je ne trouvai ni dans les magasins de solde, ni dans les *bons coins*, dont j'ai la liste dans ma tête, ce que je cherchais, et force me fut d'aller dans un *bon* magasin.

— Et alors, comme ça, ton chapeau te revient à combien?

— Oh! une bagatelle, ma chère, si on considère le chapeau. 19 fr. 75 c. sans la façon que j'ai gagnée au bout de mes dix doigts: pour un chapeau qui se serait vendu 35 fr. chez les sœurs Dalong. Le tout est d'avoir du savoir-faire, comme cela on réalise l'économie et le bon goût.

Mais je suis en retard pour mon comité, que dira mon président?

— Adieu... — Au revoir.

* * *

— Ainsi donc, Arthur, tu as répondu que nous acceptions l'invitation pour ce repas de noce.

— Sans doute, car nous n'avions pas de prétexte plausible pour refuser.

— Peut-être, mais je ne te cache pas que ça me contrarie énormément, parce qu'il me faudra une robe neuve et je me serais volontiers passée de cette dépense. Je suis économe, moi, tu le sais.

— Une robe neuve? que veux-tu dire? et ta robe de soie noire, avec des bouquets tissés par dessus.

— Ma robe *brochée*, tu veux dire...

— Va pour robe brochée, et ta petite robe de foulard mauve, garnie de blondes blanches, et ta robe de lainage beige dont tu vantais tant le chic, et puis... et puis... sais-je bien la liste de toutes tes robes, moi?

— Eh! mon ami, cette liste serait bien plus longue encore, mais cela n'empêche pas que je n'aie rien, *absolument rien à me mettre* pour cette circonstance, je veux dire rien de convenable, et tu dis toi-même qu'il faut toujours être *convenable*.

— *Absolument rien à me mettre!* Connu!... connu des pères et surtout des maris. Figure-toi, ma chère, que lorsque mes sœurs usaient de la phrase consacrée auprès de papa, celui-ci répondait calmement mais fermement: « Dans ce cas, mes petites, refusez le plaisir offert, car moi, *je n'ai absolument rien à mettre* à de nouvelles toilettes pour cette année ». Et la sentence était irrévocable, et mes sœurs le savaient si bien que cela les rendit économes et habiles à se faire *très convenables* avec un rien. Ne pourrais-tu pas, toi qui es habile et adroite, faire comme elles?

— D'abord, monsieur mon mari, vous savez que je n'accepte jamais la proposition d'exemples pris dans votre famille; ensuite je vous prie de croire que je suis meilleur juge que vous en ce qui concerne le *convenable*.

Seriez-vous bien flatté que votre femme soit l'objet de remarques telles que celles-ci: « toujours son éternelle robe de soie noire; ou » bien: une petite robe de foulard! peuh! c'est » mesquin pour des gens dans leur position... » quand on tourne à la simplicité ça n'est jamais bon signe. »

Donc dans l'intérêt des affaires d'un homme, il faut que sa femme soit mise d'une façon conforme au rang social du mari. C'est une économie indirecte, mais une économie.

Vaincu par la puissance de ces arguments, monsieur Arthur X... sourit douloureusement, acquiesça par un silence suivi d'une retraite. La paix du ménage y gagna quelque chose, et le budget se tendit d'un cran. Mme L. D.

Le drapeau de la Jeunesse.

FIN.

Le soleil était devenu brûlant; aucun souffle ne caressait les fleurettes de l'alpe. Il semblait à Mogeon que l'atmosphère s'alourdissait de plus en plus. Toutes les cinq minutes il s'arrêtait pour souffler. L'envie le prit de s'étaler au milieu des asters violets, des grandes anémones soufrées et des nigritelles au pénétrant parfum de vanille. Mais il y résista. Un botaniste à barbe blanche, une grande boîte de fer-blanc au dos, cheminait allègrement sur la crête, au-dessus de lui. Il eut honte de paraître moins ingambe et, tout en tirant la langue, il continua de monter. Au bas du vallon, la Jeunesse se rapetissait peu à peu. Un point doré brillait; c'était la trompette d'Amaudruz.

Du haut de la Croix de Javernaz, où il arriva enfin, Mogeon ne distingua plus ses camarades. Au reste, il ne se souciait plus d'eux, maintenant. A ses yeux émerveillés se déployait une armée de pics, de tours, de dômes, de créneaux. Le massif du Mont-Blanc trônait par dessus. Il en apercevait tous les détails: les Aiguilles d'Arpettaz, la Pointe d'Orny, le Tour-Noir, le glacier du Trient, les Aiguilles du Tour, l'Aiguille d'Argentière, l'Aiguille-Verte, le col du Géant. Tout près de lui, à sa gauche, se dressaient les tours de la Dent de Morcles.

Par où y monter? Sa carte lui parut plus muette qu'à Frenières, et sur le terrain il ne découvrait aucun sentier qui menât à la Grand'Vire. Comme une bande de jeunes filles descendait du pied des escarpements qui dominent la Croix de Javernaz, il s'engagea de ce côté, à tout hasard.

Au bout d'une heure de grimpée, il atteignit des éboulis dont les pierres roulaient sous ses pas. Les pentes devenaient plus vertigineuses; des couloirs obstrués en partie par la neige jaunâtre semblaient tomber tout droit dans la vallée. Il ne se sentait pas le pied bien sûr, et la tête lui tournait un peu. A un angle de rocher, la bannière de la Jeunesse s'étant mise de travers, il reçut une poussée qui faillit lui faire perdre l'équilibre. Ses jambes flageollèrent et son cœur battit à se rompre. Il jeta un regard désespéré sur la Dent de Morcles; il comprit qu'il ne l'atteindrait pas.

La tête basse, il revint sur ses pas, retraversa des éboulis, des couloirs, de roides côtes gazonnées. Un nouveau choc le fit trébucher, puis rouler d'une hauteur de deux ou trois mètres.

— Poison de drapeau! grommela-t-il.

Il se tâta. Sauf une légère douleur à une cheville, il ne se sentait pas blessé. Il voulut se remettre en route; mais son pied gauche refusa de le porter. S'étant déchaussé, il vit qu'il s'était fait une entorse. Il essaya de descendre la pente sur le dos, puis à genoux, en zigzaguant. Mais les cailloux dont elle était jonchée le meurtrissaient. Une soif ardente le dévorait. Il était seul et, ne voyant aucun sentier, il eut le sentimeut qu'il s'était égaré.

De la vallée un nuage montait. Mogeon en fut soudain enveloppé. Alors il se crut perdu et se mit à crier de toute la vigueur de ses poumons: « A moi! au secours! au secours! » L'écho de la Dent de Morcles seul lui répondit.

Le pauvre Gratte-Papier se sentait défaillir. Tout-à-coup, le rideau de nuages s'étant déchiré, il aperçut à sa gauche, dans la brume grise, deux gigantesques formes féminines. Mogeon ne connaissait pas le phénomène appelé le « spectre de Brocken », qu'il n'est pas rare d'observer à l'arête de Javernaz; aussi fut-il vivement impressionné. Les deux ombres grandissaient et semblaient descendre à la plaine. Au bout d'un instant, une troisième silhouette monstre apparut, celle d'un homme accroupi et dont la nuque pliait sous une sorte de joug. Mogeon devina que cette dernière était sa propre image agrandie, avec sur le sac, la bannière de la Jeunesse. Mais qui donc produisait les deux autres?

Il s'était à peine posé cette question qu'il vit venir à lui deux jeunes et jolies paysannes. Elles cueillaient des fleurs à la Croix de Javernaz quand les appels du malheureux touriste frappèrent leurs oreilles, et, bravement, elles s'étaient dirigées du côté d'où ils venaient. Des larmes de reconnaissance plein les yeux, Mogeon les remercia avec effusion et leur exposa son cas. Apprenant qu'elles allaient à Morcles, il les pria de lui envoyer un villageois pour l'aider à descendre.

Les jeunes filles se consultèrent d'un regard. Elles ne pouvaient pas laisser l'éclopé seul plus longtemps et, riant et rougissant tout à la fois, elles lui proposèrent leur aide pour gagner le village. Seulement, il devait laisser là son encombrant drapeau. On irait le chercher dans la soirée. Quoiqu'il lui en coûtât de se séparer du flamboyant emblême de la Jeunesse, Mogeon n'hésita pas. L'ayant glissé sous une roche pour le préserver des intempéries et ayant édifié une petite pyramide de cailloux pour marquer la place, il accepta avec bonheur le bras que lui offrait chacune de ses aimables compagnes.

Tous trois allaient à petits pas, évitant les secousses. Le sentier n'était pas éloigné. Ils y arrivèrent bientôt. Les jeunes filles disaient à Mogeon les noms des lieux par où ils passaient: le Mérieux, la Rosseline, Neirvaux, Prarioud. Elles connaissaient ces alpages comme leur poche, car de Lavey, où elles demeuraient, elles y montaient tous les étés. Leur naturel, leur conversation enjouée, l'odeur de santé qui se dégageait de leur personne, un maintien qui forçait le respect, tout cela charmait Mogeon. Il bénissait maintenant l'accident qui lui valait rencontre si fortunée. La plus élancée des jeunes filles, une brune robuste comme un chêne, que sa compagne appelait Aline, lui plaisait surtout.

En approchant de Morcles, comme Mogeon admirait les travaux de défense du fort de Dailly, Aline eut un accès d'humeur. Ces ouvrages guerriers lui faisaient mal à voir. Ils lui gâtaient ses belles montagnes. Et puis ils lui rappelaient qu'ils étaient la cause d'une brouille de famille. Son frère avait abandonné, ce printemps, la ferme de Lavey, le vignoble au bord du Rhône, pour s'engager aux forts! Ç'avait été un rude coup pour le père, qui n'avait que ce fils; aussi ne souffrait-il plus qu'on parlât devant lui de ces affreuses fortifications...

Mogeon devint rêveur.

On arrivait au village. Aline et son amie conduisirent leur boiteux au plus prochain chalet. Ils se séparèrent là comme de bons amis. Les jeunes filles descendaient à pied à Lavey, par le sentier des Bains, tandis qu'un char devait transporter le jeune homme à Saint-Maurice. Comme il ne pouvait attendre de ravoir son drapeau, ne voulant pas manquer le dernier train, il avait donné son adresse pour qu'on le lui expédiât.

A la gare de Bex, Mogeon retrouva la Jeunesse. Il raconta sa mésaventure. Mais le cachottier ne dit rien de la rencontre qu'il fit après sa chute.

* * *

Ce n'est qu'une année plus tard, quand ayant remplacé le frère de la jeune fille à la ferme de Lavey, il se fiança avec Aline, que la Jeunesse du Chalet-à-Gobet sut pourquoi il ne regretta jamais d'avoir raté l'ascension de la Dent de Morcles.

VICTOR FAVRAT.

Coumeint quiet faut bin sondzi à cein qu'on dit.

L'âi ia dâi iadzo que, quand on vâo derè oquiè, on crotsè, on quequelhiè, on ne sâ pas trovâ lo fin mot et, prâo soveint, la leingua vo fortsè dein lè mans, coumeint on dit, et on fâ on baragouinâdzo dâo diabllio ïo nion l'âi compreind gotta; kâ, n'ia pas! n'est pas bailli à ti dè savâi bin dévezâ et, hormi lè z'avocats, lè menistres et la boun'eimpartia dâi fennès qu'ont bouna tapetta, lo premi venu ne pâo pas vo cratchi et vo dèblliottâ on discou riqueraque, sein féré lo meindre petit raccro!

L'âi ia dâi iadzo assebin qu'on voudrai derè oquiè dè juste et dè résenâbllio, mâ qu'on dit tot lo contréro et mimameint dâi foutaises, sein lo volliai, porquiet? pace qu'on n'a pas prâo sondzi, dévant dè niaffâ, à cein qu'on allâvè derè, coumeint cein est arrevâ ia on part dè dzo à noutron bon vilho conseiller dè perrotse.

Faut d'aboo que vo diessè que lo conseiller est vévo, que l'a quatro grands valets et que l'ont coutema dè férè la priyira dévant lè repés, coumeint font d'ailleu ti clliâo que sont bin éduquâ et qu'ont on tant sai pou dè religïon.

Adon, po cllia priyira, qu'est adé la mîma, la font tsacon à tor: on dzo, l'est lo Fréderi; l'autro, lo Marque; aprés l'est lo Fardinand,